

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

« Seulement, l'ami, ajouta l'officier noir en langue australienne, si ton père et toi vous cherchiez à nous trahir, je vous couperais la tête à tous deux avec ceci. »

Et il posa la main sur son grand sabre de cavalerie ; Nez-Percé recula d'effroi ; cependant il ne parut pas refroidi dans son désir d'être utile aux amis de sa tribu, et les volontaires se disposèrent au départ.

Denison voulut laisser à la station son vieux domestique William, épuisé par ces deux jours de marche pénible, et, malgré son attachement pour son maître, William fut obligé d'obéir. On désigna aussi quelques hommes bien armés qui devaient demeurer à la station pour garder les chevaux, tandis que le reste de la troupe continuerait à pied l'expédition.

« A la bonne heure ! dit le vicomte ; à présent que je ne suis plus sur cette malheureuse bête dont le trot est si dur, je me sens fort et vaillant.

Cependant, aux premiers pas qu'il fit, on put s'apercevoir que la tête lui tournait et que ses cruelles souffrances venaient de se réveiller.

« Mon cher Martigny, reprit Brissot, je vous en conjure, ne vous obstinez pas à nous accompagner ; vous seriez pour nous un embarras et une cause de retard plutôt qu'un auxiliaire sérieux et vraiment utile. »

Richard ne disait rien, de peur qu'on n'attribuât à tout autre motif qu'un sentiment de sincère pitié le conseil qu'il pouvait donner. Du reste, le vicomte ne l'eût pas écouté.

« Ouais ! dit-il, moi me dorloter ici quand Mlle Clara et son amie sont exposées aux violences des plus grands scélérats que la terre ait portés ? Se moque-t-on de moi ? A la vérité mes jambes flageolent un peu et j'éprouve quelques éblouissements ; mais à cela, je sais un excellent remède... Mon cher Brissot, passez-moi, je vous prie, votre gourde de cognac.

— Ne craignez-vous pas, Martigny, qu'avec votre blessure...

— Bon ! vous tenez à votre provision d'eau-de-vie de France ? Mon mal ne provient que de faiblesse ; notre généreuse compatriote va me remettre à l'instant. »

Brissot lui présenta en soupirant un flacon clissé ; le vicomte s'empressa de le porter à ses lèvres, et le rendit seulement après avoir absorbé une bonne partie du contenu.

« Maintenant, reprit-il en affectant un ton dégagé, je me sens capable de franchir, s'il le faut, les montagnes Bleues... En route donc ! gentlemen ! »

Toute nouvelle objection devenait inutile en présence de la détermination de Martigny, et Richard, ayant recommandé une grande vigilance à ceux qui devaient garder la station, donna le signal du départ.

Il importait de marcher vite, afin que si les mineurs, du haut d'un arbre ou d'une colline voisine, observaient les mouvements de leurs ennemis, ils n'eussent pas le temps de s'enfoncer bien avant dans les bois ; aussi, en quittant l'habitation, la troupe prit-elle le pas de course. L'avant-garde était formée des soldats noirs qui entouraient Nez-Percé et veillaient sur lui avec un soin jaloux, de peur de trahison. Tous, la tête penchée vers la terre, observaient attentivement les empreintes que les chevaux des mineurs avaient laissées sur le sol sablonneux, empreintes qui rendaient l'erreur impossible. Après eux venaient les volontaires européens, dans l'ordre ou plutôt dans le désordre où les plaçait cette marche précipitée.

Au moment où l'on atteignait la lisière du bois, le soleil était déjà haut et la chaleur commençait à deve-

nir accablante. Richard dit à Martigny qui se tenait tout haletant à son côté :

« Vous m'avez gravement insulté, monsieur le vicomte. D'après les préjugés féroces de certains de vos compatriotes et des miens, j'aurais été dans la nécessité de vous en demander raison. Je ne l'ai pas fait pour des motifs dont je ne dois compte à personne ; mais je désire vous prouver que ce n'est par faute de courage, et peut être bientôt trouverai-je l'occasion que je cherche. »

Et il entra résolument le premier dans le Maaly-Scrub.

XIX

LA POURSUITE

Les maalys étant, comme nous l'avons dit déjà, des arbres peu élevés qui croissent très près l'un de l'autre, on devait trouver de grandes difficultés à voyager à cheval dans ces fourrés. Les colons s'y enfoncent parfois, et ils se servent alors de chevaux dressés à cet usage, qui s'arrêtent quand une branche menace la tête ou la jambe de leurs cavaliers ; mais il n'était pas probable que les ravisseurs de Rachel et de Clara eussent des montures habituées à cette manœuvre, et en effet, on trouvait à chaque instant la preuve des nombreux embarras qu'ils avaient rencontrés dans leur fuite. Ils avaient dû faire de continus détours pour éviter les parties impénétrables du taillis. En certains endroits, leurs traces sur les feuilles sèches et coriaces qui jonchaient le sol semblaient difficiles à reconnaître ; mais Nez-Percé et les cavaliers de la garde noire ne s'y trompaient pas ; et ils avançaient avec autant d'assurance que s'ils eussent vu leurs adversaires devant eux. Cependant, en suivant ces circuits sans nombre, on perdait beaucoup de temps.

Richard dit quelques mots à ce sujet au brigadier noir, qui se concerta rapidement à son tour avec ses hommes et surtout avec le fils de Tête-de-Crin. Selon toute apparence, les mineurs, afin d'épier sur les bâtiments de la station le signal attendu, avaient d'abord gagné une colline de sable voisine, le point le plus élevé de cette partie du Maaly-Scrub ; ce fut donc de ce côté que l'on résolut de marcher directement, en laissant, pour plus de sûreté, quelques noirs suivre la piste sinueuse des cavaliers dans la forêt. Toutes les dispositions prises, on avança rapidement, et si les calculs étaient exacts, on ne pouvait manquer de rencontrer l'ennemi.

Nez-Percé voulut se procurer des informations plus précises ; après avoir prévenu ses compagnons de son dessein, il renversa sa tête en arrière et poussa un cri aigu, guttural, qui devait être entendu à plusieurs milles à la ronde au milieu du silence des bois. Des cris pareils ne tardèrent pas à répondre au sien dans diverses directions. Tout en marchant, l'Australien continua ses appels par intervalles, et chaque fois les réponses étaient plus rapprochées. Ces clameurs inquiétèrent Martigny, qui dit à Denison :

« A quoi pense donc le guide, monsieur ? Ce vacarme va donner l'éveil aux coquins que nous poursuivons.

— Vous oubliez, répliqua tranquillement Richard, que les mineurs ignorent la présence d'un indigène parmi nous. Si donc ils entendent ces cris, il les attribuent aux Australiens de quelque tribu voisine qui s'appellent entre eux, et ils n'en conçoivent aucune crainte. »

En ce moment plusieurs individus appartenant à la tribu nomade de Tête-de-Crin et Tête-de-Crin lui-même se montrèrent dans le taillis ; ils se rendaient à l'appel de Nez-Percé dont ils n'avaient pas de nou-

velles depuis la soirée précédente. En le voyant si bien accompagné, ils furent sur le point de s'enfuir ; mais le jeune homme leur ayant parlé dans leur langue et les ayant rassurés, Tête-de-Crin, la lubra et d'autres membres de la famille consentirent à s'approcher.

Du reste, ni son père, ni sa mère, ni aucun des siens ne manifesta de joie en revoyant Nez-Percé après cette longue absence. Les Australiens ne sont pas démonstratifs et les sentiments de la nature ne semblent pas avoir une grande énergie dans leurs cœurs. Du reste on ne leur eût pas laissé le temps de s'expliquer ; à peine eurent-ils rejoint la troupe qu'on s'empressa de les questionner au sujet des ravisseurs de Clara et de Rachel.

Tête-de-Crin et son monde ne purent donner des renseignements bien importants. Burley seul s'était approché de leur campement, sans doute pour demander un guide ; mais la tribu, à laquelle il inspirait un invincible effroi, s'était enfuie à son approche et s'était tenue cachée, malgré ses menaces et ses paroles mielleuses. Burley, voyant l'inutilité de ses tentatives, avait continué sa marche vers la colline de sable ; mais il ne s'y était pas arrêté longtemps, car Tête-de-Crin, qui de sa retraite observait le terrible squatter, venait de le voir descendre la butte au galop de son cheval.

« Et de quel côté se dirigeait-il quand vous l'avez perdu de vue ? » demanda Richard à qui l'on avait traduit la réponse de l'indigène.

Tête-de-Crin indiqua la partie la plus fourrée des maalys.

« C'est bon, dit Martigny, les chevaux ne peuvent aller bien vite dans cette direction, et il nous sera facile de prendre de l'avance sur eux.

On se remit donc en marche. Tête-de-Crin, que son fils avait instruit de la situation, offrit ses services dès qu'il sut que Clara et Rachel étaient en péril ; on se hâta de les accepter, aussi bien les gardes noires l'eussent peut-être emmené malgré lui, le secours de deux guides expérimentés étant devenu indispensable. Quant aux autres gens de la tribu, on les renvoya, en leur recommandant de se tenir en observation sur certains points élevés du Scrub et de pousser leurs cris d'alarme s'ils apercevaient l'ennemi.

On ne tarda pas à retrouver des traces nombreuses des révoltés. Ces traces étaient encore si fraîches qu'elles semblaient avoir été faites quelques minutes auparavant. Néanmoins, on ne s'astreignit pas à les suivre avec exactitude et l'on continua de couper au plus court. Tête-de-Crin et surtout son fils avaient une sagacité merveilleuse pour deviner vers quel point la piste se dirigeait et, en effet, après l'avoir perdue un moment de vue, ils ne manquaient jamais de la retrouver plus loin. Leurs compatriotes de la garde noire étaient eux-mêmes émerveillés de cette habileté et ils leur adressaient des promesses et des menaces bien inutiles, car évidemment le père et le fils ne négligeaient rien pour assurer le succès de l'entreprise.

On avait reconnu l'endroit où les ravisseurs de Rachel et de Clara avaient fait halte, pendant que Burley allait à la découverte, et on avait constaté que là sa trace venait rejoindre celle de ses compagnons. Ils se trouvaient donc tous réunis à cette heure et ils avaient sans doute connaissance de l'ardente poursuite dont ils étaient l'objet. Cependant on s'arrêta plusieurs fois et on prêta l'oreille ; aucun bruit ne vint faire supposer aux volontaires qu'ils ne fussent pas seuls dans cette partie du Maaly-Scrub.

L'infaillible piste témoignait pourtant que l'on était dans la bonne voie et, malgré cette solitude apparente, on eût bientôt la certitude que ceux que l'on poursuivait devaient être sérieusement alarmés. Dans une de ces clairières dont nous avons parlé, le sable portait des empreintes profondes et nombreuses de chevaux, comme si les voyageurs se fussent arrêtés là pour délibérer. A partir de cette place, la piste n'était plus régulière et sur une seule ligne comme précédemment ; il semblait au contraire que les cavaliers se fussent avancés de front, sans songer davantage à cacher leur nombre et en proie au découragement.

C'était un raisonnement de plus pour les volontaires d'être